

La Couleur du Démon

Livre 3

Collection : *Dark Side*



Contient des scènes de sexe, du surnaturel et de la violence physique et psychologique

La Couleur du Démon – Livre 3
Copyright texte – © 2019 Chani Brooks
Éditions M^ems, Mettre en Mots
Graphisme : Janet Dado

Illustrations intérieures basées sur *design-benita* et *Clker-free-vecton-images* –
Pixabay

Tous droits réservés.
ISBN-13 : 979-10-359-3319-7

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

*« J'ai appelé les bourreaux pour, en périssant, mordre la crosse
de leurs fusils. J'ai appelé les fléaux, pour m'étouffer avec le sable,
le sang. Le malheur a été mon dieu. Je me suis allongé dans la
boue. Je me suis séché à l'air du crime. Et j'ai joué de bons tours à
la folie. »*

Arthur Rimbaud

(Une saison en enfer, Une saison en enfer)



Table des Matières

<i>Palier 9 : Il la voulait.....</i>	<i>11</i>
Étape 1 : un conseil	15
Étape 2 : un autre	20
Étape 3 : un verre	37
Étape 4 : un matin	56
<i>Palier 10 : Il demandait pardon.....</i>	<i>77</i>
Étape 1 : un remords pétrifié	79
Étape 2 : une douceur sauvage	93
Étape 3 : un remède dominant	111
Étape 4 : un soutien reposant	128
<i>Palier 11 : Il l'aimait quand même.....</i>	<i>153</i>
Étape 1 : l'arbre de vie	155
Étape 2 : la Némésis	186
Étape 3 : les cauchemars	211
Étape 4 : la carte	243
Étape 5 : les négociations	267
Étape 6 : le rituel	285
<i>Dernier palier : Il avait fait son choix.....</i>	<i>297</i>
Étape : l'élan du cœur	315
Étape : l'esprit de conservation	325
<i>Note de fin</i>	<i>335</i>
<i>Note importante pour la lectrice ou le lecteur.....</i>	<i>337</i>
<i>Remerciements.....</i>	<i>339</i>
<i>À propos de Dark Chani.....</i>	<i>341</i>

**« Ne fais pas ça, mon chéri. Pas comme ça, promets-
moi... »**

(Dans le futur)



Chani Brooks

Palier 9 : Il la voulait



Chani Brooks

*J'ai encore rêvé de toi
Haine, colère et crachat
Je ne veux plus de ça
Oh je t'ai aimée
J'en ai trop pleuré
Et hurle encore*

*Atterré, déçu, trompé
Pleure ce corps que je ne toucherai jamais plus
Ces yeux morts qui ne s'animent pas à ma vue*

*Tous mes rêves, mes espoirs tendres et blêmes
Pollen que la dureté de tes mots a dispersé
Tempête de laquelle ce frêle appareil
N'est pas ressorti indemne
Que de haine*

*Je croyais qu'il nous restait l'amour
Mais à quoi bon son existence
Si tu te fous de ma présence*

*Haine colère et crachat
Encore heureux que tu croies
Que tu n'as jamais rien eu de moi
Moi qui t'ai tout donné
Jusqu'à désespérer*



Chani Brooks

Étape 1 : un conseil

Quelqu'un toque à la porte de sa chambre, de façon discrète mais insistante. Valéry se doute bien de qui il s'agit. À la troisième fois, il abandonne calepin et crayon et se lève sur un coup de sang. Il a comme premier réflexe d'ouvrir de la main droite mais son bras est pris en écharpe et serré contre son corps avec interdiction de le bouger :

« Une épaule déboîtée à ton âge, c'est extrêmement dur à guérir sans récédive », lui a dit l'interne.

Valéry en a pour un mois, minimum, et cela le rend dingue. Il tend la main gauche et ouvre en gueulant :

— *Fuck, Henry! You're gonna...*

Il n'achève pas sa phrase. Il est face à son père. Ses yeux comme les siens qu'il déteste, ces traits durs et conquérants, et ces cheveux déjà clairs et parsemés de fils gris. Il n'a pas besoin de les teinter, lui. Sa mère ne le trompera jamais, lui. Sa femme ne le quittera jamais, lui.

Le serpent, car c'est ainsi que Serena l'appelle et cela lui va si bien, le serpent lui sourit froidement :

— Je vois que tu as pris des réflexes bilingues, c'est déjà ça. Même sans école, tu auras au moins une compétence.

Valéry a comme premier instinct de reculer dans sa chambre mais alors, ce serait lui laisser le champ libre pour entrer. Valéry ne veut pas que cet homme envahisse son espace. Il ne veut plus le voir en vérité, et il préfère encore se prendre la raclée maintenant qu'avoir à faire semblant de discuter.

— Qu'est-ce que tu veux ? demande Valéry.

— Tu ne me vouvoyais pas à une époque ?

— C'est toi qui ne voulais pas. Tu disais que ça faisait poussiéreux.

Il se rappelle ce terme, « poussiéreux ». Un jour que Valéry l'appelait Père devant Hannah. Le Père a décrété que cela sonnait trop formel. Il voulait qu'Hannah le tutoie. La jolie Canadienne confondait le « tu » et le « vous », alors autant lui simplifier la tâche. C'est que son père peut se donner du mal lorsqu'il s'agit de séduire une femme. « Père » prend un air faussement concerné :

— Henry m'a dit que tu revenais de l'hôpital. C'est ta jolie professeure qui t'a fait ça parce que tu ne comprenais rien ou il y a une autre raison ?

Son père est affreusement perspicace. Valéry contient la bouffée de rougeur qui lui monte aux joues et ment avec aplomb :

— Non, c'est le mec avec qui je me suis battu à cause d'elle.

Son père a un rire qui sonne faux :

— Voilà ce qui arrive quand on se frotte à la racaille. Maintenant, dis-moi, tu es droitier ou gaucher ? C'est demain, tes premières épreuves, non ?

— Mardi. Je peux écrire de la main gauche sans problème.

Son bras droit a déjà été cassé à 13 ans et Valéry a compris que cela pourrait se reproduire fréquemment. Alors, de lui-même, il a appris à tout faire de sa main gauche. Juste au cas où. Et il a eu raison. Même s'il n'aurait jamais pensé qu'une femme lui imposerait un jour une telle souffrance, avec tellement de mépris. Il avale sa salive, tentant de faire taire la douleur qui vient d'exploser en son cœur. Son père y reste insensible :

— Très bien. Tu vas juste devoir doser les médicaments, histoire de garder l'esprit clair. Tu ne peux pas échouer.

— Il n'y a pas de condition d'âge, répond Valéry. Je pourrais retenter encore une fois l'année prochaine.

Le regard de son père se durcit. Ses yeux verts peuvent vraiment émettre de la lumière, froide, comme un acier empoisonné.

— Je commence à m’impatier, Valéry !

— Je sais.

Et Valéry attend un coup, sans ciller, sans broncher, car cela ne fait qu’énerver un peu plus son père lorsque son fils se protège comme une petite fille. Valéry sait que ça va tomber. Mais bien que les mâchoires de son père soient serrées à se rompre, il ne lève pas la main sur lui.

— Tu es bien assez esquiné comme ça, dit-il.

M. Desmarez, le PDG d’une entreprise qu’il a sortie de nulle part par la force de son intelligence pour en faire un grand groupe, a oublié d’être stupide. Et il ne veut qu’une chose :

— L’année dernière, c’est les mathématiques et l’économie qui avaient plombé tes notes, tu te sens plus confiant ?

Valéry hoche la tête sombrement :

— Oui, Serena m’a aidé.

— Pourquoi elle n’est pas là pour la dernière ligne droite ? Ça te déstresserait, en plus.

Valéry pourrait être dégoûté de l’allusion. Mais la douleur est remontée dans sa gorge.

— On...

Cela lui fait mal de le dire :

— On s’est séparés...

Un éclair dans le regard de son père, un air de satisfaction soudain. L’homme avance une main qui lui arrache un sursaut, mais il voulait juste lui taper sur l’épaule et pas celle qui est blessée :

— Alors, elle est partie ? Je m’en doutais, qu’une fille aussi brillante finirait par se lasser de... toi.

Quelque chose au fond de son âme voudrait hurler, voudrait tout déchirer, mais surtout, voudrait se cacher, s’enterrer dans un trou sombre et ne plus jamais en ressortir.

Pas ça... Pas ce sentiment-là...

Valéry serre les dents et siffle :

— Je l'ai trompée. C'est pour ça qu'elle m'a quitté. Il faut croire que tu es le seul à pouvoir...

— Attention à ce que tu vas dire, Valéry !

Juste quelques mots jetés à sa face avec un regard fixe. Valéry se tait. Trouvera-t-il un jour la force de lui répliquer, de lui balancer ce coup de poing qu'il mérite ?

Sûrement, mais pas alors qu'il a déjà un bras en écharpe, le bras droit en plus, et que ces putains de concours arrivent dans deux jours. Valéry se maîtrise : la colère, la frustration, et cette émotion, plus retorse, implantée loin en lui, qui lui donne envie de tout abandonner et de fuir. Il se maintient par la force de sa volonté :

— Tu n'as plus rien à me demander ? dit-il. Je dois réviser.

Cinq minutes avec son père et il est déjà à bout, à bout de nerfs, à bout de patience, à bout de self-control, à bout de toute clémence pour l'humanité et pour lui-même.

Le visage de son père est fixe. Il réfléchit, et dans ces cas-là, il ne prend pas la peine de feindre une émotion :

— Tu as encore besoin d'elle ? demande-t-il enfin.

Valéry ne répond pas. La question est piégée. S'il avoue qu'il aime Serena et que oui, il a besoin d'elle, il passera pour un faible. S'il prétend qu'il n'a pas besoin d'elle, alors ce serait terriblement mentir, car objectivement, il sait qu'il va encore se rétamer aux concours sans sa présence, sans la sérénité qu'elle lui apporte. Son père doit s'en douter aussi.

Silence et hésitation répondent pour Valéry.

— Combien elle vaut d'après toi ? demande son père.

— Quoi ? Combien ?

Valéry est soufflé par cette question. Il ne devrait pas être choqué. Son père est le premier à lui avoir dit que toutes les femmes s'achètent.

Un jour que cet homme avait plaqué Hannah contre un mur, après avoir dressé la jeune femme, son père s'était tourné vers lui et lui avait dit :

« Toutes les femmes ont un prix. Si tu paies, si tu t'imposes, aucune femme ne te résistera, mon fils. Ce ne sont que des poupées sans volonté attirées par ce qui brille. Alors, ne laisse jamais une de ces charmantes poupées te manquer de respect. »

Valéry veut croire que Serena n'a pas de prix. Sa fierté est trop loin enracinée. Il secoue la tête, avouant son ignorance. Son père doit fixer son prix tout seul.

— Combien coûte un studio à Paris aujourd'hui ? 200 000 € ? Promets-les en bien mobilier, en rente mensuelle, en cadeaux. Tu la connais mieux que moi. Mais pas en une fois, il faut l'habituer à te manger dans la main. Tu as ton budget. Ramène-la, et démerde-toi pour avoir HEC. Si tu as ton concours, si ta poupée te permet de passer, je te la laisse toute ta vie. Je vous donnerai le double pour la gâter. Avec ça, tu verras, elle ne te quittera plus jamais.

Valéry lâche un rire désespéré. Il passe ses doigts sur ses yeux comme s'il voulait les écraser. Il la voit d'ici lui jeter ses billets à la gueule, l'insulter, le repousser.

— Tu ne comprends pas, dit-il. Elle n'est pas comme ça. Je n'ai aucune chance de l'approcher en lui parlant d'argent. Elle me...

Il allait dire qu'elle lui cracherait à la gueule. Tout à fait le genre de chose que son père ne tolérerait jamais. Il le tuerait s'il savait à quel point elle lui témoigne du mépris.

L'homme qui l'a engendré dit :

— Alors, fais en sorte qu'elle ne puisse pas s'enfuir, agis d'abord et parle après. Si tu te comportais un peu plus comme un homme, elle ne se foutait pas autant de toi. Ne la laisse plus jamais te manquer de respect, imbécile de gosse. Tu parles d'un héritier ! Elle va vite te remplacer, ta poupée !



Étape 2 : un autre

« Et je peux savoir ce que tu fais dans ce couloir sombre comme un assassin qui s'apprête à abattre un gueux ? »

Serena baisse les yeux sur le parquet en chevrons, mal entretenu il est vrai, et sur la rambarde de bois, un peu branlante certes, de l'étroit et tournicotant escalier parisien. Elle rallume la lumière qui s'était éteinte. C'est vrai qu'elle a l'air d'un assassin dans l'ombre. Elle soupire :

Je l'attends. C'est toi qui veux toujours que j'aie un amant.

« L'autre est blessé et je sens aux nausées qui le ravagent qu'il n'est pas prêt à se donner à une femme avant longtemps. Tu n'as rien à craindre. »

Je ne crains rien, j'en ai besoin. Maintenant et tout de suite. La puissance me quitte. Les premiers jours de mes concours n'étaient pas satisfaisants. Je sens qu'il me manque quelque chose. Ce n'est pas normal. J'ai presque raté les premières épreuves du concours commun polytech alors que j'aurais dû être au max de ma puissance.

« Comment veux-tu qu'un amant d'un soir t'apporte la même puissance que ton époux légitime alors que le cycle était presque complet ? »

Enfin une explication. Serena répond au monstre avec lequel elle a appris à vivre et qui est presque devenu son seul confident dans sa folie :

Alors, je vais me trouver un nouvel époux. J'ai encore deux jours pour me rattraper sur le concours commun. Puis j'ai les concours des Mines lundi prochain. Et Centrale juste derrière. J'ai besoin de puissance.

« Retourne à ton véritable époux. Si tu retournes aussitôt à lui, je pourrai récupérer mes racines qui n'ont pas encore eu le temps de sécher. Ce sera comme si vous ne vous étiez jamais séparés. Et

toutes ces lunes que tu as passées avec lui ne seront pas perdues... Retourne vers lui, je suis sûr qu'il voudra encore de toi si tu le lui demandes à genoux. »

Elle, à genoux, devant Valéry. Le pire n'est pas l'humiliation. L'horreur, c'est de l'imaginer se jeter à genoux à son tour pour l'enlacer. C'est ce regard empli de tendresse et d'adoration qu'il aurait pour elle.

Non, non, jamais, oublie. Plus jamais. Cette douceur, c'est un poison.

Un poison pour l'immobiliser, l'endormir, avant de la frapper, de l'humilier de nouveau. Serena frémit d'horreur :

Jamais. Lui, jamais plus. C'est pour ça que j'ai besoin de puissance aussi. Je n'arrive pas à croire qu'il ne tentera rien pour se venger. Il me faut une autre source de puissance.

« Mais cet homme-là ne te donnera rien, je le sais déjà, tu perds ton temps, je le sens, son âme est trop volatile pour se soucier de toi. Le voilà. »

Serena se fige en entendant des pas légers dans les escaliers, même si les pas ralentissent peu à peu à travers les sept étages sans ascenseur.

C'est lui ?

Serena recule dans le couloir pour qu'il ne la voie pas, pas tout de suite.

Mathieu surgit sur le palier avec un grand sourire sur le visage et une énergie incroyable pour quelqu'un qui vient de se taper sept étages. Il esquisse un pas de danse devant sa porte et tourne sur lui-même. Il manque de passer par-dessus la rambarde en découvrant Serena.

— Qu'est-ce tu fous là, toi ? Comment tu as eu mon adresse ?

— Elle est dans les pages jaunes.

— Merde.

Mathieu se mord les lèvres et relève ses lunettes dans un signe évident de gêne qui se transforme en intérêt lorsqu'il découvre les habits de Serena. Elle porte sa minijupe lamée or,

un débardeur et une petite veste qui ne cache pas grand-chose. Sa tenue des grands soirs. Elle s'avance vers lui et il recule aussitôt :

— Non, non, non ! Fous-moi le camp ! T'as rien à faire ici ! Je ne veux pas te voir ici ! Casse-toi !

— Fabien m'a quittée, dit-elle avec une voix douloureuse qui la surprend.

Mathieu s'apaise :

— Ah, c'est ça ?

Puis, après une seconde, son ton se raffermi :

— Fabien est traumatisé. Colette raconte que ton mec lui a cassé la rotule. Ses parents l'ont récupéré dans un sale état à l'hôpital. La veille des concours communs, tu te rends compte ? Il n'a jamais voulu te dénoncer, alors ils s'en sont pris à l'école. Le proviseur s'est fait pourrir, comme si c'était de notre faute !

Serena s'approche encore de Mathieu. Une étincelle de désir flambe dans ses yeux noisette mais il se contrôle. Il passe une main dans ses boucles pour se donner une contenance et tire sur son tee-shirt proclamant « *404 dead link* », avec un petit personnage blond habillé de vert, Link du jeu *Zelda*, mort dans une flaque de sang. Charmant. Mathieu retrouve confiance et dit :

— Cherche pas, je n'ai pas son adresse. Va-t'en, Serena. Retourne passer tes concours et laisse Fabien tranquille. Tu viens de foirer son année. Laisse-le tranquille, vraiment.

Elle se hisse sur la pointe des pieds pour mettre ses lèvres juste au niveau des siennes :

— J'ai besoin de te parler, dit-elle.

Le regard de Mathieu s'écarquille, il recule jusqu'à sa porte, sur laquelle il se plaque. Serena décide de ne pas l'acculer plus encore. Elle a besoin d'entrer avant de lui sortir le grand jeu.

Mathieu se reprend et lève un doigt doctoral :

— Un grand sage a dit : « Trop parler nuit. Le jour aussi d'ailleurs »¹.

Serena soupire :

— Mathieu, ta gueule pour une fois. Laisse-moi entrer chez toi, écoute ce que j'ai à te dire. J'ai vraiment besoin que tu m'écoutes. Montre-moi que tu es un adulte responsable et pas un faux prof pervers qui ne vit que pour balancer des zéros comme des shurikens.

Il éclate de rire et lui offre un sourire ravi :

— Fini, le prof ! Dès que mon année est finie, je décolle dans un labo ! En province ! J'aurai encore des cours à la fac mais un labo ! Un vrai !

— Oh... fait Serena.

Quelque chose lui fait mal au cœur d'imaginer que Mathieu va bientôt quitter Paris. Cette sensation d'être toujours abandonnée, de n'avoir personne sur qui compter lui met le vague à l'âme.

Sa déception atteint Mathieu. Il lui sourit gentiment :

— Ma pédagogie va te manquer, avoue... Tu pourras toujours venir faire un stage dans mon LABO !

Il ne peut s'empêcher de crier en triomphe ce dernier mot. C'est fou comme l'humeur des uns peut être à ce point décalée de celle des autres. Serena en oublie la raison de sa venue. Elle rétorque :

— Jamais, tu me volerais mes théories.

— Je te citerais sur l'article, voyons. En dernier auteur, bien sûr. Faut pas rêver, mademoiselle la stagiaire.

Il lui tapote la joue et sort son énorme trousseau de clés pour déverrouiller sa serrure trois points. Le trousseau est encombré de porte-clés à l'effigie de personnages de BD.

¹ Pierre Perret.

— Je ne sais pas pourquoi mais je m'en doutais, dit-elle en montrant les breloques.

Mathieu hésite soudain à la faire entrer. Elle pousse un grand coup sur la porte entrouverte et elle lui passe devant. Elle s'attendait à un bordel choquant entre la chambre d'un ado pleine de posters et le bureau d'un geek avec des ordinateurs éventrés partout, mais c'est correct. Une cuisine ouverte, au mélaminé couleur hêtre un peu vieilli, avec de la vaisselle dans l'évier et sur le plan de travail mais sans excès. Des étagères qui débordent de bouquins, de BD avec des figurines de comics et divers objets entassés sur les livres. Un canapé sans trop de bordel dessus, juste quelques vêtements. Une table de salon qui sert de bureau évidemment, avec deux ordinateurs, dont un avec une tour et un écran énorme. Enfin, une ouverture circulaire dans le mur du fond donne sur la chambre de ce studio converti en deux-pièces. De ce que peut en voir Serena, la couette bleue est correctement remontée sur les oreillers. Elle remarque alors que sur le muret de l'alcôve sont posés divers objets : deux télécommandes, des enceintes Bluetooth, un gant cuirassé avec des griffes et un anneau d'or, mais aussi deux bougies.

— C'est le vrai gant de Sauron, du *Seigneur des Anneaux*, explique Mathieu fièrement.

Elle se tourne vers lui :

— Non, je regardais autre chose. Des bougies, pourquoi ?

— Ça plaît aux nanas, répond-il avec un sourire de gosse qui se fout de votre gueule.

Elle éclate de rire et va s'installer dans le canapé. Elle est bien, ici, finalement.

— Sers-moi un thé, dit-elle.

— Oui, miss Hulk, tout de suite, mais défonce pas tout chez moi.

Elle a un soupir énervé et lui rigole comme un gamin. Elle l'observe tandis qu'il prépare le thé, à coup de bouilloire et de sachets bon marché. Elle n'est pas chez Valéry ici. L'image du

jeune homme se superpose à celle de Mathieu. Elle sent sa gorge se serrer.

« Tu le reverras, ne t'inquiète pas, il n'est pas du genre à abandonner. »

La boule de chagrin se mue en angoisse. Elle n'aura bientôt plus de pouvoir. Fini la sécurité de la force. Fini sa dernière chance d'intégrer une école d'ingénieurs. Mathieu pose une tasse devant elle sur la table basse. Sur la céramique, une blonde aux gros seins en tenue de superhéros perd peu à peu son costume tandis que la chaleur fait changer le visuel de couleur. La jeune femme est bientôt en petite tenue.

— Snob, féminin et distingué, remarque Serena.

Mathieu éclate encore de rire. Sa bonne humeur a quelque chose d'insupportable.

— Et il est où ton labo ? demande-t-elle.

— À Nantes ! Au bord de l'océan ! Je te l'ai dit, que je viens de Bretagne à l'origine ?

— Non... répond Serena.

Elle est encore plus triste soudain. Encore ce sentiment que tous les hommes l'abandonnent. Elle demande :

— Et tu m'emmèneras ?

Il perd sa bonne humeur d'un coup. Il se recule dans le canapé :

— Ça veut dire quoi, ça ?

— Ça veut dire que je veux sortir avec toi, précise-t-elle.

— Non, non, non !

Il fait de grands gestes paniqués. Elle baisse le nez sur sa tasse :

— Et juste me baiser de temps en temps, non plus ?

Elle relève les yeux et surprend son regard sur elle. Elle a retiré son manteau et quand elle est assise, ses cuisses tendent le tissu de sa jupe trop courte. Elle pose son thé qu'elle n'a pas goûté et se rejette dans les coussins pour dévoiler son décolleté.

— Je te plais, non ? dit-elle.

Il se mord les lèvres et se raccroche au dossier comme s'il s'apprêtait à fuir. Ni l'un ni l'autre ne fait un geste.

— Alors ? redemande-t-elle.

— Évidemment que tu me plais. Toute la classe a remarqué, Serena. Et je me suis fait engueuler par Sylvie car quelqu'un lui a cafardé. J'ai de la chance qu'on ne m'ait pas balancé au proviseur.

Il se tait un instant, l'observe encore, avec regret, puis dit :

— Attends la fin de l'année scolaire. Mon contrat s'arrête officiellement fin juillet. On en reparle à ce moment-là si tu n'as pas changé d'avis, d'accord ?

Fin juillet. Après les concours, après les oraux, après que Valéry aura trouvé un moyen de lui faire payer ses coups au centuple. Après que la Terre même aura eu le temps d'arrêter de tourner. Elle a un hoquet de détresse :

— Tu ne comprends pas !

Et comme il ne comprend vraiment pas, elle lui explique :

— J'ai besoin de toi ! Maintenant ! Je ne m'en sortirai pas toute seule ! Aide-moi !

Il s'adoucit :

— Tu as raté des épreuves ? Mais c'est normal, tu sais. Si t'as raté, tout le monde a raté. Faut pas paniquer.

— J'ai besoin d'aide !

Elle se raccroche à lui. Il ne tente même pas de lui faire lâcher prise :

— Tu n'as pas besoin de coucher avec moi pour que je t'aide, tu sais.

Il caresse sa joue avec tendresse :

— Il y a une matière qui te fait peur ?

Comme elle accepte sa caresse, il s'enhardit malgré lui. Il repousse ses cheveux de son épaule et pose sa paume sur sa peau, la massant pour la détendre.

— Ça va aller, Serena, dit-il d'un ton rassurant.

En vérité, il est en train de se laisser prendre au piège. Lorsqu'elle penche la tête de côté pour lui dévoiler un peu plus sa nuque, sa main glisse sur sa gorge.

— Ce n'est pas la peine de stresser, tu sais.

Elle ferme les yeux et se mord les lèvres. La main sur sa peau cesse de bouger. Mathieu reste immobile. Elle rouvre les yeux : son visage n'est plus qu'à quelques centimètres du sien. Il hésite à l'embrasser.

— Tu triches, dit-il. J'en ai tellement envie depuis longtemps.

— Depuis quand ? demande-t-elle à voix basse.

— Depuis presque un an...

Depuis le début de l'année scolaire, depuis qu'il l'a rencontrée. Peut-être que s'il était aussi odieux avec elle, ce n'était que de la frustration. Serena ne peut s'empêcher d'avoir un sourire mesquin. Mathieu perd tout contrôle, soudain, et il la saisit. Ses mains dans ses cheveux, ses lèvres sur les siennes. Sa langue entre aussitôt en elle, sans timidité ni jeu. Il la veut depuis longtemps après tout. Il la couche sur le canapé et remonte sa jupe :

— Oh, putain, c'est quoi, ça, dit-il en découvrant la dentelle de ses dessous.

— Un string blanc, rétorque Serena avec agacement.

— Et tu m'expliques pourquoi je ne vois rien entre les trous ?

— Voir quoi ?

Il la lâche pour lever les mains :

— Je ne sais pas, un triangle, noir, j'imagine, t'es pas blonde.

Elle écarquille les yeux :

— Quoi ? T'as jamais vu un maillot intégral ?

— Si, mais là, je ne sais pas pourquoi, ça fait vraiment pédophile, ta chatte de petite fille.

Elle pousse un soupir à fendre une pierre tombale.

— Non mais franchement, j'ai 20 ans, tu sais.

Il se redresse et quitte le canapé :

— Dans certains pays, t'es encore mineure, et dans tous les multivers, t'es encore mon élève. Allez, rhabille-toi.

Au lieu de cela, elle se déshabille avec humeur.

— Tu m'emmerdes, Mathieu. Tu vas me baiser ou je raconte à tout le monde que tu l'as fait.

— Quel romantisme, dit-il.

Elle s'allonge sur le canapé, entièrement nue, bras derrière la tête et jambes croisées.

— Voilà ! dit-elle. Je vais dormir ici comme ça.

Elle se penche soudain pour ramasser sa pochette. Elle en sort son ancien portable, enfin, le premier que Valéry lui a donné, juste après qu'il a volé le sien. Celui qu'il ne lui a jamais rendu. Elle observe l'écran une seconde : aucun message. Elle ne sait pas si elle doit se sentir triste ou soulagée. Elle le lève bien haut pour faire un *selfie* d'elle-même, nue, dans le canapé de Mathieu, sur son blouson qu'il lui a déjà prêté une fois et qui traînait sur l'accoudoir.

Mathieu choppe le téléphone :

— Confisqué ! Femme perverse et manipulatrice !

Il fourre l'appareil dans la poche arrière de son jean. Serena tente de le récupérer en passant les bras autour de ses hanches. Alors qu'elle lui fait les poches, il lui saisit les poignets. Il y a un instant de pause où elle l'enserme à bras-le-corps, toujours assise sur le canapé alors que lui est debout. Elle a le visage à hauteur de sa braguette. Elle sourit et lui ne peut rien faire. Il s'est figé. Elle ouvre la bouche et fait semblant de mordre. En vérité, elle le prend dans sa bouche à travers le jean.

— Oh, putain... dit-il en la relâchant.

Il ne la repousse pas. Il la laisse faire tandis qu'elle défait les boutons.

— Non, Serena, ce n'est vraiment pas une bonne idée. Pourquoi tu insistes tellement ?

Alors qu'elle recommence à faire glisser ses dents sur son membre, cette fois uniquement protégé d'un caleçon bleu avec des toiles d'araignées rouges – Spiderman ? Vraiment ? –, elle répond :

— Parce que j'en ai besoin, Mathieu. J'ai besoin d'un homme pour réussir mes concours. C'est totalement dingue mais sans ça, je vais me planter. Il y a un démon en moi qui me souffle les réponses uniquement si je lui donne un homme à manger.

Elle n'est pas bien sûre qu'il l'écoute. Mathieu a plongé les mains dans sa chevelure et savoure le moindre effleurement. Cela l'agace un peu. Ce mec est d'un égoïsme... Elle cesse. Il prend conscience du fait qu'elle le regarde. Il se perd une seconde dans ses yeux puis se réveille. Il recule soudain et se refroque :

— OK, c'était chaud.

Alors qu'elle tente de le rattraper par les boucles de ceinture de son jean, il bondit en arrière. Il se sauve à travers l'appartement pour aller se planquer dans la salle de bains, avec son téléphone. Il s'enferme à clé.

— Mathieu, tu es ridicule ! Ouvre !

— Non ! Rhabilles-toi et casse-toi, Black Widow !

Serena donne un grand coup dans la porte. La puissance qu'il lui reste de Fabien suffit à l'ébranler. En mettant du cœur à l'ouvrage, elle pourrait facilement la défoncer. Elle peut encore défoncer des portes mais elle va rater ses épreuves, c'est du grand n'importe quoi. Et cela l'enrage. Mathieu s'écrie depuis son refuge :

— Mais, bordel, miss Hulk, casse pas tout chez moi, je t'ai dit !

Serena pousse un cri de rage :

— Mais tu ne comprends pas ! Tu ne peux pas me laisser comme ça ! Tu ne peux pas !

Elle s'effondre derrière la porte, à genoux, et s'explique :

— J'ai besoin de soutien. Je ne comprends pas pourquoi j'ai raté la première épreuve de maths alors que je savais tout. J'en ai encore une demain matin mais ce sera pareil. Je vais rater mes concours si je n'ai pas...

Comment lui dire, de façon sensée, qu'elle a besoin qu'on la baise ?

— Je suis trop stressée, dit-elle. Détends-moi, fais-moi l'amour.

— On dit : s'il te plaît.

— S'il te plaît, Mathieu...

— Je déconnais.

— PUTAIN !

Si elle avait des griffes, elle les aurait plantées dans la porte. Elle se maîtrise. Faire peur à Mathieu comme elle a traumatisé Fabien n'arrangera rien. Mais sa rage, sa détresse, sa frustration s'accumule en elle, si fort qu'elle sent de l'électricité crépiter dans ses doigts. Elle serre le poing et fait tout disjoncter en gueulant :

— Me laisse pas !

Les lumières s'éteignent.

— Bravo, Carrie ! Nous voilà bien maintenant. Et moi, je suis dans le noir.

Mathieu ne sort pourtant pas. La seule lumière qui éclaire maintenant Serena lui vient de la rue. Il fait encore jour dehors bien qu'il soit 19 h passé. Les journées ont rallongé. Le temps a passé si vite depuis qu'elle a rencontré Valéry.

De guerre lasse, Serena va se rhabiller. Ce faisant, elle explique à Mathieu :

— Oui, c'est moi qui ai fait ça. Je suis habitée par un démon qui me rend plus intelligente et qui me donne des pouvoirs. J'ai le pouvoir de contrôler l'électricité. J'ai le pouvoir de tout casser. Mais j'ai besoin de prendre ma force de quelqu'un. C'est

pour ça que j'ai besoin de coucher avec toi avant l'épreuve de demain.

Un rire lumineux retentit derrière la porte :

— Je ne sais pas dessiner, Serena, pas la peine de me souffler le scénario du prochain Marvel !

Serena renfile ses chaussures. À talon. Elle avait vraiment sorti le grand jeu. Mais cela n'a pas suffi. Elle dit d'une voix morne :

— Tu peux te foutre de moi, mais ce démon est réel.

— Serena, je viens de trouver le numéro des urgences psychiatriques et j'ai le doigt sur le petit téléphone vert. Tu ne veux pas retirer ce que tu viens de dire ?

— Non. Folle ou pas, c'est un fait. Si tu ne me fais pas l'amour, je vais rater mes concours.

Petit silence suivi d'un ton acerbe :

— Tu ne peux pas te taper un mec en boîte ? Ça m'arrangerait, plutôt que tu insistes pour foutre ma carrière en l'air.

— Je ne crois pas que ça suffise, dit-elle. Le démon a besoin de tisser de vrais liens pour acquérir de la force. Il a besoin de planter ses racines.

— Charmant, en mode parasite qui te transforme en zombie ? Un scénario de film d'horreur maintenant ? Tu me donnes de plus en plus envie, Serena.

La voix de Mathieu se fait amère :

— Il faudrait peut-être que tu te demandes pourquoi ton démon a besoin que tu te fasses baiser. Aparté : tu m'excuseras du terme mais là y'a pas d'autre mot. Fin de l'aparté. Donc, pourquoi tu as besoin de te faire baiser pour que ton démon prenne de la force ?

C'est vrai, elle ne lui a jamais posé la question.

Irdu lui répond aussitôt :

« Toi et moi sommes liés par notre âme. Dans ton espace, vos corps ne peuvent pas se toucher vraiment car les fils de vie qui vous composent sont isolés les uns des autres. Mais ils vibrent en résonance lorsque vous faites l'amour. Les branches de vos âmes se trouvent plus facilement dans l'espace hors du temps. Elles s'entremêlent et je peux descendre mes racines jusque dans ton amant. »

Serena traduit son discours dans un langage que Mathieu peut comprendre :

— C'est une affaire de résonance dans un espace en N dimensions. Le démon ne vit pas dans l'espace 4 de la matière. Il dit que nos âmes sont le prolongement de la matière dans un autre espace, qui n'est pas soumis au temps. Et lorsqu'on fait l'amour, nos âmes résonnent.

La porte s'ouvre. La silhouette de Mathieu apparaît dans l'ombre de la salle de bains :

— J'aime beaucoup cette théorie.

Il sort :

— Bon, tu m'excuseras, mais les histoires de fantômes dans le noir total, j'ai arrêté d'aimer ça après mes 14 ans.

Il hoche la tête en remarquant qu'elle s'est rhabillée puis s'en va vers le placard de l'entrée pour actionner le disjoncteur. Les lumières reviennent.

— Ouf, fait-il, Carrie a pas tout pété. Merci, Carrie.

« Prouve-lui. Certaines de mes Reines ont obtenu leurs plus obéissants fidèles ainsi. La puissance qu'il te reste devrait suffire à lui apporter une preuve. Il suffit que tu déplaces un objet. Circulaire, toujours, ce sera plus facile de le faire rouler. »

Serena scanne la pièce. Elle avise un ballon de basket posé au sommet de son étagère de bouquins. Elle le désigne :

— Regarde, Mathieu.

Elle n'est pas bien sûre de comment faire, mais elle imagine le ballon en train de bouger.

« Tu n'es pas liée à lui dans cet espace-là, essaie de visualiser ses ramifications en dehors de ton espace de matière. Cherche ses branches, trouve-les et laisse courir tes doigts tout le long jusqu'à retrouver ses racines. »

Serena a soudain la vision d'un monde en noir et blanc, flou, comme un crayonné, fait de tresses de fins fils qui s'étendent derrière chaque objet. Et loin au-dessus d'eux s'étend la canopée, la cime des branches entremêlées de l'ensemble des corps. Elle sent les fibres du ballon toucher celles de ses doigts, très haut, là-haut. Elle les effleure. La vision disparaît tandis que le ballon bouge imperceptiblement, il roule de son support en équilibre précaire et tombe au sol. Il rebondit deux ou trois fois et va s'arrêter contre les pieds de la table basse.

Mathieu reste un instant silencieux puis dit :

— Avec le bordel que j'emmagasine là-haut, c'était facile de voir que quelque chose tomberait en tapant des pieds.

Cette mauvaise foi...

— Putain ! Je n'ai pas tapé des pieds !

Elle écrase soudain son escarpin au sol, faisant vibrer les murs :

— Là, je tape des pieds, bordel !

Sur l'étagère, tout se casse la gueule. Mais lorsqu'elle relève le pied, son talon reste enfoncé dans le bois.

— Et merde... fait-elle.

— Je suis locataire, remarque Mathieu. Je n'ai pas le droit de faire des trous dans le plancher.

— Ta gueule, je te déteste ! Encore un mot, je t'enfonce le talon qu'il me reste dans la gorge !

« Je retire ce que j'ai dit. Il ferait un bon époux, finalement. »

Serena se met à quatre pattes pour retirer sa chaussure du parquet avec précaution. Elle réussit à l'enlever mais le velours qui le recouvrait est déchiré tandis que le tampon de caoutchouc au bout de la tige s'est décroché. Il n'y a rien de pire pour le dos que de marcher direct sur le métal, sans

amorti. Elle se met à pleurer. Bêtement. Pour si peu. À quatre pattes. Devant celui qui est peut-être son pire ennemi, au final.

Mathieu s'agenouille à côté d'elle et la relève avec douceur. Il frotte ses bras nus comme si elle avait froid :

— Ça va aller, ça va aller, arrête de stresser comme ça...

Ce simple contact la submerge de reconnaissance. Elle se suspend à son cou :

— J'ai besoin de toi. Si ce n'est pas toi, ce sera lui, tu comprends...

— Qui, lui ? demande Mathieu. Celui qui a éclaté Fabien ? Tu n'as pas quitté ce connard ?

— Si, pourtant... murmure-t-elle.

— Bah alors ? T'es tranquille pour réviser, maintenant. Et voilà !

Avec le « voilà » vient un geste d'épaule d'une extrême nonchalance. Comme si Mathieu signait là son dédain de tout ce qui ne le concerne pas directement. Serena est choquée par ce geste. Elle le relâche et l'observe, incrédule.

— Et voilà... répète Serena

Mais qu'avait-elle attendu de lui ? Écoute ? Protection, peut-être ?

Comme si les hommes protégeaient les femmes. Non, ils ne sont là que pour les détruire et s'ils ne peuvent pas les détruire, ils les abandonnent. Serena se souvient d'avec quelle facilité ses pères d'adoption l'abandonnaient quand sa mère ne voulait plus d'eux. Pas un seul n'a tenté de se battre pour elle. Pas un. Même celui qui prétendait l'aimer, qui disait qu'elle était la plus intelligente petite fille qu'il ait jamais rencontrée. Rien à foutre d'elle.

Aucun homme n'en a jamais rien eu à foutre de moi...

Serena relève son regard cassé sur Mathieu :

— Garde-moi, dit-elle.

Protège-moi, aurait-elle voulu dire.